



Les Seldjoukides, médiateurs des importations de céramiques perses à Byzance

Véronique François

► To cite this version:

Véronique François. Les Seldjoukides, médiateurs des importations de céramiques perses à Byzance. *Byzantinische Forschungen : Internationale Zeitschrift für Byzantinistik*, 1999, Byzance et l'Asie : 7e Symposium Byzantinon, décembre 1997, 25, pp.101-109. halshs-00426216

HAL Id: halshs-00426216

<https://shs.hal.science/halshs-00426216>

Submitted on 26 Oct 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Les Seldjoukides, médiateurs des importations de céramiques perses à Byzance

Véronique FRANÇOIS (CNRS)

vfrancois@mmsch.univ-aix.fr

Article publié dans *Byzance et l'Asie*, 7^e *Symposium Byzantinon*, décembre 1997,
Byzantinische Forschungen, XXV, 1999, p. 101-110.

Texte revu (Aix-en-Provence, 2009).

Les Seldjoukides, médiateurs des importations de céramiques perses à Byzance

Si plusieurs types de céramiques byzantines, essentiellement datés entre le XII^e et le XIII^e siècle, ont été retrouvés sur divers sites du bassin occidental et du bassin oriental de la Méditerranée, peu de productions étrangères ont été découvertes sur les territoires de l'Empire¹. Si on exclu les productions venues d'Italie et d'Espagne essentiellement découvertes dans les régions de l'Empire occupées par les Francs², les céramiques importées proviennent principalement de l'Orient islamique. L'existence de relations entre Byzance et ses voisins orientaux semble clairement attestée à travers ces importations de productions orientales et, bien que plus difficilement perceptibles, à travers les influences stylistiques et iconographiques observées sur certaines fabrications byzantines qui témoignent de contacts établis entre Orient chrétien et Orient islamique. Une grande partie de ces poteries – essentiellement des productions perses – paraît davantage liée au monde seldjoukide qu'au monde byzantin et il semble que les Seldjoukides de Rûm ont joué un rôle dans l'introduction et dans la diffusion de ces vases à Byzance et en Anatolie.

1. Céramiques perses seldjoukides : principales importations orientales à Byzance

Très rares en Grèce où elles apparaissent à Athènes, Corinthe et Merbaka, à peine plus nombreuses en Anatolie – à Pergame, Sardes et Aphrodisias³ – les découvertes de poterie orientale ont principalement été faites dans la capitale de l'Empire, dans les fouilles de l'Hippodrome, du Grand Palais, du Myrelaion (Bodrum Camii), de

¹ V. FRANÇOIS, « Sur la circulation des céramiques byzantines en Méditerranée orientale et occidentale », *VII^e Congrès International sur la Céramique Médiévale en Méditerranée, Aix-en-Provence, 13-18 novembre 1995*, Aix-en-Provence, 1997, p. 231-236.

² *Idem*, « Céramiques importées à Byzance : une quasi-absence », *Byzantinoslavica* LVIII, (1997) 2, 1997, p. 387-404.

³ J.-M. SPIESER, *Die Byzantinische Keramik in der Wohnstadtgrabung*, *Pergamenische Forschungen* 9, 1996, p. 92, Tafel 60 n° 587-594 ; J.A. SCOTT, D.C. KAMILLI, « Late Byzantine Glazed Pottery from Sardis », *XV^e ACIEB, Athènes, septembre 1976*, II, 2, Athènes, 1981, p. 687.

Saint-Polyeucte (Saraçhane) et près de Sainte-Irène⁴. C'est par dizaine de fragments seulement que se comptent les tessons dans les fouilles, la plus grosse découverte étant vraisemblablement celle de Saraçhane avec cent soixante tessons exhumés. Trois zones d'importations se dégagent de cet inventaire, ce sont la Perse seldjoukide, la Syrie du nord ayyoubide et très accessoirement l'Égypte fatimide puis mamelouke. La période couverte par ces trouvailles correspond donc aux XI^e-XIV^e siècles, avec une majorité de vases datés du XII^e-début XIII^e siècle. Les productions égyptiennes, dont la présence dans l'Empire byzantin est tout à fait exceptionnelle, se limitent à deux plats fatimides peints au lustre métallique trouvés à Athènes et à quelques albarelles et vases peints à l'engobe d'époque mamelouke découverts à Corinthe⁵. Les céramiques syriennes sont plus fréquemment attestées et majoritairement représentées par les productions du grand centre de fabrication de Raqqa⁶, bien qu'on soit en droit de penser que certaines attributions faites à ces ateliers sont à revoir au profit des productions seldjoukides d'Anatolie qui en sont proches stylistiquement. Ce sont les vases perses qui constituent le plus gros du matériel islamique. Essentiellement retrouvés à Constantinople, ils illustrent certaines productions tout à fait remarquables comme les céramiques de type *minai* originaires des fameux ateliers de Rayy et Kâshân en Perse seldjoukide, datées de la fin XII^e-début XIII^e siècle⁷ ; et les vases de type *lakâbi* dont une partie au moins

⁴ D. TALBOT-RICE, « The Pottery of Byzantium and the Islamic World » in C. GEDDES (ed.), *Studies in Islamic Art and Architecture in Honor of Professor K.A.C. Creswell*, Le Caire, 1965, p. 194 ; *idem*, *Byzantine Glazed Pottery*, Oxford, 1930, p. 25, pl. III, 1 ; *idem*, « The Byzantine Pottery », *Preliminary Report upon the Excavations carried out in the Hippodrom of Constantinople in 1927*, British Academy, 1928, p. 39 ; R.B.K. STEVENSON, « The Pottery », *The Great Palace of the Byzantine Emperors, First Report 1935-1938*, London, 1947, p. 56, pl. 26, fig. 3, 4 ; A. LANE, « The Early Sgraffito Ware of the Near-East », *TOCS*, 1938, p. 50 ; D. TALBOT-RICE, « The Byzantine Pottery », *The Great Palace of the Byzantine Emperors, Second Report*, Edimbourg, 1958, p. 111 ; URS. PESCHLOW, « Byzantinische Keramik aus Istanbul. Ein Fundkomplex bei der Irenenkirche », *IstMitt* 27-28, 1977-1978, p. 371-372, 402-403, Abb. 13, 14, Tafel 139 n° 6, 140 n° 1, 3 ; J.W. HAYES, « The Excavated Pottery from the Bodrum Camii », in C.L. STRIKER, *The Myrelaion (Bodrum Camii) in Istanbul*, Princeton, 1981, p. 36, 38, fig. 82 a ; *idem*, « The Pottery », in *Excavations at Saraçhane in Istanbul*, II, Princeton, 1992, p. 43-44, fig. 16, pl. 9.

⁵ G. NICOLACOPOULOS, « Céramiques encastrées dans les anciennes églises de Grèce », *Faenza* 63, 2, 1977, p. 27-31 ; Ch. MORGAN, *Excavations at Corinth XI: the Byzantine Pottery*, Cambridge Mass., 1942, p. 168-171, fig. 147-151, p. 177, fig. 160 c ; H.S. ROBINSON, S.S. WEINBERG, « Excavations at Corinth 1959 », *Hesperia* 29, 1960, p. 234.

⁶ On désigne par céramique de Raqqa – cité caravanière de Syrie détruite par les Mongols en 1259 – une partie des productions ayyoubides de Syrie peintes au lustre métallique, à glaçure monochrome et au décor peint en noir sous glaçure turquoise. Des fouilles dans cette ville ont mis au jour des vestiges de four et des rebuts de cuisson. J. SAUVAGET, « Tessons de Rakka », *ArsIsl* 13-14, 1948, p. 31-45.

⁷ La céramique *minai* – du persan *minâ* qui signifie émail – a pour principale caractéristique sa double cuisson ; la première, à haute température, permet de cuire la glaçure tandis que la seconde, au petit feu, fixe les couleurs opacifiées à l'étain. L'iconographie est directement empruntée à l'art des miniaturistes persanes.

semble avoir été fabriquée, au milieu du XII^e siècle, en Iran⁸. La majorité des trouvailles tout à fait caractéristique des productions seldjoukides iraniennes est constituée de vases au décor en relief moulé, découpé ou incisé sous une glaçure opaque blanche ou turquoise datés de la première moitié du XII^e siècle.

Ces céramiques orientales mises au jour sur le territoire de l'Empire ont-elles influencé les productions byzantines contemporaines en modifiant, un temps ou plus durablement, leurs caractéristiques ? On peut le penser au moins en ce qui concerne les vases fatimides égyptiens qui sont peut-être à l'origine de certaines poteries trouvées à Corinthe et datées de la fin du XI^e siècle⁹. Il s'agit de céramiques peintes en rouge qualifiées par Ch. Morgan d'*Imitation Lustre Wares* qui s'inspirent par les coloris et les décors des poteries à lustre métallique produites dans le monde islamique – la peinture au lustre étant une technique tout à fait inconnue à Byzance, les potiers se sont contentés d'en reproduire l'aspect. Si influence il y a eu, elle fut très localisée et, en l'état actuel des connaissances, ne semble pas avoir donné lieu à une production importante, ces pièces étant tout à fait exceptionnelles. En revanche, les importations perses seldjoukides, les plus nombreuses, n'ont eu aucune conséquence sur la fabrication et le décor des vases byzantins des XII^e-XIII^e siècles. Pourtant la production de céramique à Byzance n'a pas échappé au courant artistique venu de l'Orient musulman et elle porte bien les traces d'une inspiration extérieure. Mais à ce propos il existe un certain nombre d'idées qui méritent d'être reconsidérées, de même qu'il convient de définir plus précisément ce qui relève du monde arabe et du monde iranien trop souvent confondus sous le vocable d'islamique¹⁰. Il est admis que la première

⁸ La céramique *lakâbi* – du persan *lakâbi*, taches bleues – est une production à pâte blanche siliceuse, recouverte d'épaisses glaçures polychromes de couleurs vives appliquées en coulures fusantes ou retenues par le cloisonnement du décor en relief, associés à des motifs champlevés ou incisés. Pour un résumé du débat sur les origines de ces céramiques, voir : J. SOUSTIEL, *La céramique islamique*, Fribourg, 1985, p. 124.

⁹ Ch. MORGAN, 1942, p. 32, 86-90, 209, fig. 21, 65-67, 202, pl. XXV, XXVI, XL.

¹⁰ Deux courants s'opposent en ce qui concerne l'origine d'éléments décoratifs islamiques dans les arts décoratif de l'époque macédonienne. Cette nouvelle source d'inspiration serait liée à la reconquête de la Crète par Nicéphore II Phocas, en 961, qui a conduit des artisans arabes à quitter l'île pour venir s'installer dans le sud de la Grèce et autour du golfe de Corinthe. G. C. MILES, « Byzantium and Arabs: Relations in Crete and the Aegean Area », *DOP* 18, 1964, p. 3-32 ; A. CUTLER, J.-M. SPIESER, *Byzance médiévale 700-1204*, Paris, 1996, p. 173-174. Pour A. Grabar, il s'agit essentiellement d'un courant iranisant. A. GRABAR, « Le rayonnement de l'art sassanide dans le monde chrétien », *La Persia nel Medioevo, Atti del Convegno Internazionale, Roma 1970, Accademia Nazionale dei Lincei, Quaderno n° 160*, Rome, 1971, p. 695 ; *idem*, « La décoration architecturale de l'église de la Vierge à Saint-Luc en Phocide, et les débuts des influences islamiques sur l'art byzantin de Grèce », *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Comptes rendus des séances de l'année 1971*, Paris, 1971, p. 15-37.

manifestation d'une inspiration orientale dans la production de céramique byzantine remonte aux X^e-XI^e siècles et concerne les décors de la *Polychrome Painted Ware* – une poterie à pâte blanche, peinte polychrome – qui révèlent des traits clairement sassanides¹¹. On explique l'apparition de ces décors sur la poterie par l'entremise des soies de luxe byzantines dont l'iconographie est très marquée par le répertoire iranien contemporain, un véritable conservatoire de la tradition sassanide¹². Mais, comme l'a montré A. Grabar plus récemment, l'adoption dans l'art byzantin, aux X^e-XI^e siècles, de motifs du plus pur style sassanide peut être une reprise des versions ornementales constantinopolitaines très en vogue au VI^e siècle et qui sont encore visibles sur le décor monumental des plus grandes églises justiniennes de la capitale¹³. Les décors de ces vases du X^e siècle pourraient ainsi renvoyer à une version byzantine ancienne des prototypes sassanides et non à une adaptation iranienne contemporaine niant du même coût l'intermédiaire islamique dans la transmission de ces motifs. Cependant, il existe bien une influence iranienne dans la production de céramique à Byzance mais elle se fait sentir plus tard, au XII^e siècle, à travers la *Fine Sgraffito Ware*. Cette céramique, en partie fabriquée dans les ateliers corinthiens, possède des décors très proches de ceux observés sur des vases produits en Perse occidentale aux X^e-XI^e siècles¹⁴. Ces homologues, parfois troublantes, apparaissent dans la composition – bandeaux concentriques de motifs géométriques et végétaux exécutés à l'aide d'une pointe très fine qui ne sont pas sans rappeler certains décors observés sur des plats islamiques en métal précieux¹⁵ ; composition centrée organisée autour d'un médaillon central – et dans le type iconographique – oiseau se détachant sur un fond de rinceaux isolé dans un médaillon, bandeau de lettres pseudo-coufiques¹⁶. Ce dernier motif, c'est-à-dire

¹¹ A. GRABAR, *Recherches sur les influences orientales dans l'art balkanique*, Paris, 1928, p. 7-55 ; D. TALBOT-RICE, « Byzantine Polychrome Pottery », *CA* 7, 1954, p. 69-77 ; *idem*, 1965, p. 197-210.

¹² A. GRABAR, « Le succès des arts orientaux à la cour byzantine sous les Macédoniens », *Münchener Jarbuch der Bildenken Kunst* 2, 1951, p. 32-42 ; J. DURAND, Ch. VOGT, « Plaques de céramique décorative byzantine d'époque macédonienne », *Revue du Louvre* 4, 1992, p. 38-44.

¹³ L'adoption d'un répertoire décoratif sassanide dans l'art byzantin du VI^e siècle ainsi que sa reprise et son développement au X^e siècle sont clairement présentés dans l'étude d' A. GRABAR, *Rome*, 1971, p. 679-707.

¹⁴ U. POPE, « The Ceramic Arts », *Survey of Persian Art from Prehistoric Times to the Present*, IV, Tehran, p. 1505-1510, X, pl. 583-587 ; A. LANE, *Early Islamic Pottery*, London, 1947, p. 25- 26, pl. 30 A, B.

¹⁵ Pour un bon exemple voir P. ARMSTRONG, « Byzantine Glazed Tableware in the Collection of the Detroit Institute of Arts », *Bulletin of the Detroit Institute of Arts* 71, n° 1/2, 1997, p. 8-9, fig. 5-6.

¹⁶ D. TALBOT-RICE, 1965, p. 209-211, fig. 14-15 ; V.N. ZALESSKAYA, « Nouvelles découvertes de céramique peinte byzantine du X^e siècle », *CA* 32, 1984, p. 49-60 ; J.W. HAYES, 1992, p. 37, pl. 9 a ; E. IOANNIDAKI-DOSTOGLU, « Les vases de l'époque byzantine de Pélagonnèse-

l'utilisation, dans un but ornemental, de l'écriture coufique – qui tire son nom de la ville de Kufa en Iraq – copiée et modifiée par des artisans qui ne comprennent pas l'arabe, apparaît dans l'art byzantin dès le milieu du X^e siècle sous la forme d'un décor architectural de briques observé sur l'église de la Panaghia du monastère de Saint-Luc en Phocide¹⁷. Cette première manifestation de l'influence islamique relevée dans l'église va de paire avec un certain nombre d'autres aménagements et décors d'inspiration clairement orientale qui montrent de très grandes analogies avec l'architecture des pays de tradition iranienne¹⁸. Et c'est encore du côté de l'Iran qu'il faut chercher l'origine de l'emploi de cette calligraphie sur la poterie. En effet, l'écriture coufique se développe, dès le IX^e siècle, dans plusieurs branches de l'art perse qui en fait une utilisation intensive et universelle aussi bien sur l'architecture sacrée et profane que sur les objets de la vie quotidienne dont la vaisselle de terre qui en porte de très nombreux exemples¹⁹. Dans le domaine de la céramique byzantine, cet élément ornemental est sûrement le résultat d'une contribution perse et non arabe. Curieusement, aucun des vases iraniens des X^e-XI^e siècles, qui semblent à l'origine de nombreux décors géométriques, zoomorphes, végétaux ou pseudo-calligraphiques observés sur la *Fine Sgraffito Ware* n'a été retrouvé sur le sol byzantin. Cette absence pose le problème du mode de transmission des décors qui a dû s'opérer à travers d'autres agents que la poterie ou fut le résultat de transferts d'artisans.

2. Le rôle des Seldjoukides de Rûm dans la diffusion des productions perses et chinoises

L'apparition de la céramique perse dans l'Empire byzantin – qui ne s'est jamais montré et ne se montrera jamais grand amateur de vaisselle étrangère – ne peut s'expliquer, selon moi, que par l'installation en Anatolie des Turcs seldjoukides. En

Halonnière », dans V. DEROCHE, J.-M. SPIESER (éd.), *Recherches sur la céramique byzantine*, BCH, Supplément XVIII, 1989, p. 167, 168, fig. 24-25 ; A. MOUDZALI, E. IOANNIDAKI, M. MAVROIDI *et alii*, « Ceramics », *Byzantine and Post-Byzantine Art (Athens Cultural Capital of Europe, 1985)*, Athènes 1986, p. 230, 231, 234-236, 237-238, 242-243, n° 266, 269, 278, 285, 297, 298 ; J.W. HAYES, 1992, p. 44-46, pl. 11 c.

¹⁷ A. GRABAR, Paris, 1971, p. 15-37. L'utilisation de cette calligraphie se généralise aussi bien dans la peinture que dans l'architecture. Le décor pseudo-coufique, très en vogue au X^e siècle à Athènes, plus rare à partir de la seconde moitié du XI^e, se maintient toutefois jusqu'au XIV^e siècle. D. TALBOT-RICE, 1953, p. 55 ; G. C. MILES, 1964, p. 18-28 ; A. CUTLER, J.-M. SPIESER, 1996, p. 173-174, 215.

¹⁸ A. GRABAR, 1971, p. 18.

¹⁹ D. TALBOT-RICE, 1953, p. 55 ; S. FLURY, « Ornamental Kufic Inscriptions on Pottery », in U. POPE, IV, p. 1743-1769.

effet, les conséquences économiques et culturelles de leur arrivée peuvent avoir largement contribué à la diffusion des productions iraniennes à Byzance.

Du point de vue économique d'abord, l'établissement des Seldjoukides en Anatolie facilite la pénétration à Byzance des produits de l'Orient acheminés sur les grandes routes caravanières qui traversent l'Asie Mineure²⁰. L'occupation turque de ces régions semble avoir profité au négoce en attirant de nombreux commerçants étrangers venus exercer leur activité aussi bien sur les marchés des nouveaux centres seldjoukides que sur les marchés byzantins. Dès le début du XII^e siècle, Michel le Syrien signale une caravane de cinq cents marchands persans²¹ suivie, au XIII^e siècle, par de nombreux Iraniens venus commercer en Turquie seldjoukide, à Sîwâs et Konya notamment où l'on rencontre des marchands de Tabriz²². Des liens commerciaux sont donc maintenus entre les Grands Seldjoukides et les Seldjoukides de Rûm qui eux-mêmes entretiennent un commerce actif avec les Byzantins²³. Ainsi nous savons que plusieurs marchands de Konya sont présents à Constantinople à la fin XII^e-début XIII^e siècle venant grossir les rangs des commerçants musulmans seldjoukides et arabes syriens déjà installés dans la ville²⁴. Dans ce contexte, il est vraisemblable d'imaginer que les vases issus des plus fameux ateliers iraniens sont parvenus à Byzance par l'entremise des marchands persans ou par l'intermédiaire des Seldjoukides de Rûm, eux-mêmes importateurs de poterie iranienne comme en attestent les plaques ornementales et la vaisselle de type *minaï* trouvées dans les fouilles du palais d'Ala al-Din Kay Kûbâd (1220-1237) à Kubâdâbâd²⁵. Du point de vue culturel et artistique ensuite, les contacts fréquents établis entre les états byzantin et turc d'Anatolie dès la fin du XII^e siècle fortifient le courant iranisant qui existe à Constantinople depuis l'époque

²⁰ Cl. CAHEN, *La Turquie pré-ottomane*, Istanbul-Paris, 1988, p. 121-127.

²¹ MICHEL LE SYRIEN, *La chronique de Michel le Syrien*, J.B. CHABOT (éd. et trad.), Paris, 1899-1904, p. 236.

²² Cl. CAHEN, « Le commerce anatolien au début du XIII^e siècle », *Mélanges Louis Halphen*, Paris, 1951, p. 92.

²³ A. DUCCELLIER, « Mentalité historique et réalités politiques : l'Islam et les Musulmans vus par les Byzantins du XIII^e siècle », *ByzForsch* III-IV, 1968-72, p. 47-48.

²⁴ Cl. CAHEN, 1951, p. 92 ; A. DUCCELLIER, *Chrétiens d'Orient et Islam au Moyen Age VII^e-XV^e siècle*, Paris, 1996, p. 266.

²⁵ J.M. ROGERS, « Recent Work on Seljuk Anatolia », *Kunst des Orients* VI, 2, 1970, p. 142 ; G. ÖNEY, « Human Figures on Anatolian Seljuk Sgraffiato and Champlevé Ceramics », *Essays in Islamic Art and Architecture in Honor of Katharina Otto-Dorn*, *Islamic Art and Architecture*, 1, Malibu, 1981, p. 118, fig. 12.

macédonienne²⁶. Les Seldjoukides de Rûm restent très marqués par le monde iranien dont ils ont assimilé de nombreux éléments artistiques. Si l'art seldjoukide d'Anatolie, se démarquant peu à peu des modèles persans, gagne son autonomie et développe ses propres caractéristiques, les liens avec l'Iran ne sont pas pour autant rompus comme en témoigne notamment la présence d'artisans perses installés dans de grandes villes du sultanat telles que Divrîghi et Sîwâs à la fin du XII^e siècle et Konya dans la première moitié du XIII^e. Dans cette ville, des potiers originaires d'Iran et de Mossoul ont pu être identifiés grâce aux signatures qu'ils ont laissées sur les vases de leur fabrication²⁷. Les contextes économiques et culturels semblent donc propices à l'importation de cette vaisselle perse à Constantinople, vaisselle qui se démarque très nettement, que ce soit au niveau technique ou au niveau stylistique, des productions byzantines contemporaines et doit être considérée à Byzance comme une céramique tout à fait exotique. La question de savoir à qui elle est destinée reste posée toutefois les riches Byzantins n'ayant, semble-t-il, jamais attaché de prix à la vaisselle de terre, qu'elle soit locale ou étrangère, il est assez peu vraisemblable que cette céramique perse ait été l'objet d'une demande byzantine²⁸. En revanche, en Iran la céramique est prisée dans des niveaux sociaux très divers et occupe une place importante parmi les productions artistiques. Aussi dans la mesure où l'aristocratie turque plus ou moins iranisée, établie dans les villes d'Asie Mineure, aspire à reproduire des modèles connus en Iran – se comportant plus, au XIII^e siècle, en Iraniens qu'en Turcs comme le remarque Cl. Cahen²⁹ –, on peut non seulement supposer que c'est elle qui est responsable de l'introduction à Byzance de cette poterie mais que c'est également elle qui en est la principale utilisatrice³⁰. Aussi, il semble raisonnable de croire que les importations perses découvertes à Byzance répondent essentiellement à la demande de consommateurs musulmans nombreux à Constantinople. Ce pouvait être des marchands mais aussi des personnages influents qui réussirent à obtenir des distinctions honorifiques

²⁶ D. TALBOT-RICE, « Persian Elements in the Arts of Neighbouring Countries », *Journal of the Royal Central Asia Society* XXIV, London, 1937, p. 385-396 ; *idem*, « Persia and Byzantium », in A.J. ARBERRY (ed.), *The Legacy of Persia*, Oxford, 1953, p. 39-59.

²⁷ J. M. ROGERS, 1970, p. 158-159 ; Cl. CAHEN, 1988, p. 121.

²⁸ A la cour ou chez les puissants, la poterie ne fut jamais prisée, excepté à la fin de l'Empire par faute de moyen. NICEPHORE GREGORAS, *Byzantinae Historiae Libri, III, Corpus scriptorum historiae byzantinae*, Bonn, 1829, p. 788.

²⁹ Cl. CAHEN, 1988, p. 347.

³⁰ Il est difficile de suivre Hayes (J.W. HAYES, 1992, p. 43) qui, constatant que deux vases perses trouvés dans les fouilles du Grand Palais et de Saraçhane sont ornés d'une croix estampée, émet l'hypothèse d'une production spécialement destinée au marché byzantin.

parfois très élevées dans la classe dirigeante byzantine et des membres de l'aristocratie turque venus faire leur éducation dans la capitale chrétienne avant d'aller tenir quelque haute charge dans l'état seldjoukide³¹. Qu'ils soient des Iraniens soucieux de montrer leur attachement à la Perse et désireux d'utiliser la vaisselle de leurs pays maintenant ainsi à l'étranger leurs habitudes de table³² ou qu'ils soient des Seldjoukides d'Anatolie iranisés, les amateurs ne devaient pas manquer.

Le rôle joué par les Seldjoukides de Rûm dans la diffusion de certaines productions étrangères est d'autant plus vraisemblable qu'il ne s'arrête pas là. Ils semblent également responsables de l'apparition de la céramique chinoise en Anatolie. Cette fois les importations chinoises n'atteignent pas les régions restées sous contrôle byzantin mais sont essentiellement limitées aux sites occupés par les musulmans, c'est-à-dire les Seldjoukides et les Turkmènes à l'époque médiévale puis les Ottomans³³.

Avant de préciser la part prise par les Seldjoukides dans la propagation de cette vaisselle de Chine, nous rappellerons d'abord que les exportations de céramique chinoise constituent la manifestation la plus visible des réseaux commerciaux qui, entre le IX^e et le XV^e siècle, relient la Chine au Moyen-Orient. En Iran, en Irak, en Syrie, au Liban, en Egypte et sur les côtes de la péninsule Arabique tant sur la mer Rouge que dans le golfe Persique, les sites archéologiques ont livré des centaines, voire des milliers, de fragments de poterie chinoise datés des IX^e-XV^e siècles³⁴. Aux céramiques *sancai* d'époque T'ang, succèdent porcelaines et céladons des dynasties Song (960-1280) et Yüan (1260-1367) ainsi que des porcelaines *bleu et blanc* d'époque Ming (1368-1644)³⁵. Selon les époques les quantités exportées fluctuent mais la demande des pays musulmans importateurs est constante jusqu'à la fin du Moyen Age. De plus, une observation

³¹ D. TALBOT-RICE, 1953, p. 52; Ch. M. BRAND, « The Turkish Element in Byzantium, Eleventh-Twelfth Centuries », *DOP* 43, 1989, p. 1-25 ; A. DUCCELLIER, 1996, p. 265.

³² Un tel phénomène est déjà attesté pour les Francs installés dans les Etats croisés du Levant et en Morée. D. PRINGLE, « Some more Protomaiolica from 'Atlit (Pilgrim's Castle) and a Discussion of its Distribution in the Levant », *Levant* 14, 1982, p. 104-117.

³³ V. FRANÇOIS, « L'arrivée de l'Islam en Anatolie, un vecteur de diffusion de la céramique chinoise », *AnIsl* 1998 (à paraître).

³⁴ A Fostat, la mission japonaise a évalué à 700 000 le nombre de fragments de céramique chinoise retrouvés en fouilles ; 12 à 13 000 tessons ont été étudiés. T. MIKAMI, « China and Egypt: Fustat », *TOCS* 1980-1981, p. 70.

³⁵ Sur le détail des types, voir : B. GRAY, « The Export of Chinese Porcelain to the Islamic World : Some Reflections on its Significance for Islamic Art », *TOCS* 41, 1975-77, p. 231-261.

attentive de la nature des lieux de découverte révèle que ces vases apparaissent uniquement sur des sites islamiques. En effet, dans les villes côtières de Syrie/Palestine occupées par les Latins telles que Acre, Atlit, ou Césarée ou dans des installations franques comme le monastère de Sainte Marie du Carmel à Haïfa³⁶ – sites tous remarquables pour leur approvisionnement varié en productions étrangères – céladons et porcelaines sont totalement absents alors qu'ils apparaissent dans des villes comme Ascalon, Hama, Antioche et Tripoli – à l'époque mamelouke³⁷. Dans ce contexte de très large diffusion, l'absence de cette vaisselle à Byzance est d'autant plus troublante que certaines conditions sont favorables à son introduction dans l'Empire. Parmi elles, l'importance prise par la route commerciale du nord, la pacification mongole ayant permis l'établissement d'une grande voie de pénétration directe vers le Cathay³⁸. Constantinople est le point d'aboutissement, du XIII^e au milieu du XIV^e siècle, de grands axes de circulation qui par les marchés du Turkestan, les steppes d'Asie centrale et la Crimée viennent de Chine. Les marchandises acheminées sur cette route arrivent et se concentrent en grand nombre à La Tana sur la mer d'Azov, à Soldaïa et à Caffa en mer Noire – centres des opérations italiennes avec l'Asie centrale et l'Extrême-Orient – avant d'être transportées par les marines latines jusqu'à Constantinople. Une autre entrée possible peut se faire par Trébizonde, point d'aboutissement des caravanes venues de Tabriz, le grand carrefour perse de plusieurs routes asiatiques³⁹. C'est par ces itinéraires que des vases chinois transportés parmi d'autres marchandises extrême-orientales auraient pu pénétrer le marché byzantin. Mais l'absence de tels objets à Constantinople et leur rareté à

³⁶ D. PRINGLE, « Akko 1974: The Medieval Pottery from Site D » in M. Dothan (ed.), *Akko Excavations 1* ; *idem*, « Medieval Pottery from Caesarea: the Crusader Period », *Levant* 17, 1985, p. 171-202 ; *idem*, « Thirteenth-Century Pottery from the Monastery of Saint Mary of Carmel », *Levant* 16, 1984, p. 91-111.

³⁷ J.D. FRIERMAN, « Chinese Ceramics from Ashkelon and Caesarea », *IEJ* 19, 1969, p. 44-46 ; P.J. RIIS, V. POULSEN, *Hama. Fouilles et recherches 1931-1938. Les verreries et poteries médiévales*, Copenhague, 1957, p. 117-119 ; F. WAAGE, « Ceramics and Islamic Coins: the Glazed Pottery », *Antioch on the Orontes*, 4, 1, 1948, p. 104-105, fig. 93-94 ; H. SALAME-SARKIS, *Contribution à l'histoire de Tripoli et de sa région à l'époque des Croisades : problèmes d'histoire, d'architecture et de céramique*, BAH 106, Paris, 1980, p. 225-226.

³⁸ R.H. BAUTIER, « Les relations économiques des Occidentaux avec les pays d'Orient au Moyen Age. Points de vue et documents », *Sociétés et compagnies de commerce en Orient et dans l'océan Indien*, 8^e Colloque International d'Histoire Maritime, Beyrouth, 1966, Paris, 1970, p. 263-310 ; M. BALARD, G. VEINSTEIN, « Continuité ou changement d'un paysage urbain ? Caffa génoise et ottomane », *Le paysage urbain au Moyen Age, Actes du XI^e congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, Lyon 1980, Lyon, 1981, p. 85.

³⁹ A.M. BRYER, « Shipping in the Empire of Trebizond », *Mariner's Mirror* 52, 1966, p. 3-12.

Caffa et Soldaïa⁴⁰ semble indiquer l'inexistence d'un trafic de ces produits sur ces routes. Si la voie terrestre venant de Chine, la plus en rapport avec Constantinople, n'a pas servi à son approvisionnement en vaisselle chinoise, le grand axe maritime du sud, actif du XI^e à la fin du XIII^e siècle puis dans la seconde moitié du XIV^e, reliant l'Egypte par la mer Rouge et l'océan Indien à la Chine, n'a lui non plus aucunement contribué à la diffusion de telles poteries à Byzance. Pourtant nous savons que des relations commerciales existent entre l'Egypte et Byzance au XIII^e siècle⁴¹ et ces échanges concernent aussi la céramique. En effet, à Alexandrie, les vases byzantins retrouvés en quantité représentent, à cette époque, plus de la moitié des importations⁴². On aurait pu imaginer qu'à l'occasion d'une de ces transactions commerciales des vases chinois, très nombreux en Egypte, aient pu être embarqués à destination de Byzance. Or il n'en a rien été. Si au Moyen-Orient, les découvertes considérables de poterie chinoise sont essentiellement caractéristiques de l'époque médiévale et des implantations musulmanes⁴³, en Turquie aux mêmes époques, absentes des sites byzantins elles apparaissent en quantités faibles uniquement sur les sites seldjoukides ou turkmènes. Plusieurs tessons de céladons et de porcelaine *bleu et blanc* ont été mis au jour dans les fouilles d'Aşvan Kale⁴⁴. D'exceptionnels fragments de céladon, découverts à Pergame et datant de l'époque médiévale tardive⁴⁵, sont vraisemblablement à mettre en relation avec l'occupation turkmène de la ville et sa soumission au beylik de Karesi⁴⁶. Le vase de céladon trouvé dans l'Artémision d'Ephèse est probablement contemporain du rattachement de la région

⁴⁰ J'adresse ici tous mes remerciements aux archéologues de la filiale de Crimée de l'Académie des Sciences d'Ukraine, H. Aïbabine, S. Bocharov et I. Baranov, pour m'avoir permis d'examiner le matériel issu de leurs fouilles.

⁴¹ M. CANARD, « Un traité entre Byzance et l'Egypte au XIII^e siècle et les relations diplomatiques de Michel VIII Paléologue avec les sultans mamlouks Baybars et Qalâ'ûn », *Mélanges Gaudefroy-Demombynes*, 1937, p. 200, 202 ; M. CANARD, « Une Lettre du sultan Malik Nâsir Hasan », *Annales de l'Institut d'Etudes Orientales de la Faculté des Lettres d'Alger* 3, 1937, p. 27-52 ; M.T. MANSOURI, *Recherche sur les relations entre Byzance et l'Egypte (1259-1453)*, Tunis, 1992.

⁴² V. FRANÇOIS, *La céramique médiévale à Alexandrie. Contribution à l'histoire économique de la ville*, Etudes Alexandrines 2, Le Caire (à paraître).

⁴³ Sur la côte orientale de l'Afrique, les sites qui ont livré de la céramique chinoise sont des comptoirs musulmans comme Kilwa et Gedi. G. MATHEW, « Chinese Porcelain in East Africa and on the Coast of South Arabia », *Oriental Art*, spring 1956, II n° 1, p. 50-55 ; T. MIKAMI, « Chinese Ceramics from Medieval Sites in Egypt », in T. Mikasa (ed.), *Bulletin of the Middle Eastern Culture Center in Japan, vol. II : Cultural and Economic Relations between East and West Sea Routes*, Wiesbaden, 1988, p. 5.

⁴⁴ St. MITCHELL, « Asvan Kale », *BAR International Series* 80, Oxford, 1980, n° 843 et 730, 735.

⁴⁵ J.-M. SPIESER, 1996, p. 92, Tafel 60, n° 586.

⁴⁶ Le passage sous protectorat mongol du Sultanat seldjoukide de Rûm a engendré la formation de petits émirats ou *beylik* nés autour de tribus d'origines turcomanes installées sur la périphérie du sultanat dans la seconde moitié du XIII^e siècle.

à l'émirat d'Aydn⁴⁷. Enfin, les quelques fragments de porcelaines et céladons découverts à Milet sont attribués aux XIV^e-XV^e siècles⁴⁸, époque pendant laquelle la ville est sous le contrôle du beylik de Menteche avant d'être annexée à l'empire ottoman en 1426. L'économie florissante de l'Asie Mineure seldjoukide⁴⁹, dans la première moitié du XIII^e siècle, permet probablement à une élite sous forte influence de l'Iran – pays où l'on apprécie depuis déjà longtemps la céramique chinoise – l'acquisition de cette vaisselle de prix. Plus tard, le contexte économique des découvertes turkmènes semble lui aussi propice à ces achats coûteux. Dans la première moitié du XIV^e siècle, l'Asie Mineure islamique est prospère, les émirs des divers beyliks devant leurs richesses à une importante production agricole, à l'exploitation des ressources minières, au commerce international qu'ils taxent lourdement ainsi qu'aux butins de guerre et aux tributs⁵⁰, certains d'entre eux sont devenus des souverains puissants vivant dans le luxe. C'est dans ce contexte de prospérité que se multiplient – toutes proportions gardées – les découvertes de céramique chinoise en Anatolie retrouvées uniquement en contexte musulman.

Bien avant l'installation des Seldjoukides en Anatolie un orientalisme iranien se manifeste à Byzance, au temps des Macédoniens, à travers une série de productions artistiques telles que les tissus, l'orfèvrerie, l'architecture et son décor⁵¹. Mais cette « orientalisation », comme l'a montré A. Grabar, concerne essentiellement les arts somptuaires en rapport avec le palais impérial, l'empereur et la cour⁵². Sous les Comnènes, une partie de la production de la vaisselle de terre byzantine porte les traces d'une inspiration iranienne empruntant son répertoire décoratif et son style à certaines fabrications de Perse occidentale des X^e-XI^e siècles dont aucun exemplaire n'a été découvert sur le territoire de l'Empire. Les seuls vases perses mis au jour à Byzance datent du XII^e-début XIII^e siècle – ils

⁴⁷ Découverte rapportée par J.A. SCOTT, D.C. KAMILLI, 1981, p. 687, note 22.

⁴⁸ F. SARRE, « Die Keramik des Islamischen Zeit von Milet », *Milet*, III, Berlin, 1935, p. 80-81.

⁴⁹ Cl. CAHEN, 1951, p. 91-101 ; *idem*, 1988, p. 116, 121-127

⁵⁰ E. ZACHARIADOU, « S'enrichir en Asie Mineure au XIV^e siècle », *Hommes et richesses dans l'Empire byzantin II, Réalités byzantines* 3, Paris, 1991, p. 215-224.

⁵¹ Il existait à Byzance, à cette époque, une mode orientale comme en témoigne notamment une partie du Grand Palais, le *Mouchroutas* connue aussi sous le nom de Περσικοζ Δομοζ, construite sous influence seldjoukide. A. GRABAR, 1951, p. 32-60 ; D. TALBOT-RICE, 1953, p. 51-59 ; R. JANIN, *Constantinople byzantine*, Paris, 1961, p. 118-119, 122 ; Ch. M. BRAND, 1989, p. 19-20.

⁵² Sur ce point voir en particulier A. GRABAR, 1971, p. 34.

n'eurent aucun effet sur les productions byzantines contemporaines alors que se maintenaient encore sur une partie d'entre elles un répertoire décoratif perse des X^e-XI^e siècles – et coïncident chronologiquement avec l'installation, en Anatolie, des Seldjoukides à qui on pourrait, pour des raisons commerciales et culturelles, attribuer leur introduction à Constantinople. En Anatolie, ces derniers furent responsables de l'apparition des porcelaines et des céladons chinois, absents des territoires byzantins mais présents dans les régions sous domination musulmane.

L'introduction de la poterie perse à Byzance ainsi que de la vaisselle chinoise en Anatolie semble donc étroitement liée à la progression de l'Islam dans ces régions et conséquemment à l'apparition d'une culture particulièrement sensible à la poterie de luxe à la différence de la culture byzantine dans laquelle la vaisselle de terre n'a jamais occupé une place importante comme en Perse ou en Egypte. Sur les territoires byzantins et seldjoukides, l'observation des importations de céramiques conduit d'une certaine façon à tracer une frontière supplémentaire entre Orient islamique et Orient chrétien.